

Noah Baumbach Poésie du quotidien

Ambre Sachet

Volume 38, Number 4, Fall 2020

Dossier Cinéastes préférés

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94179ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sachet, A. (2020). Noah Baumbach : poésie du quotidien. *Ciné-Bulles*, 38(4), 38–41.



Noah Baumbach en compagnie de Greta Gerwig à la première de *Marriage Story* en novembre 2019 au Paris Theater à New York — Photo: Lev Radin / Shutterstock

Noah Baumbach

Poésie du quotidien

AMBRE SACHET

C'est l'histoire d'un couple avant d'être celle d'un divorce. **Marriage Story** (2019) débute avec les raisons pour lesquelles chacun aime l'autre, énumérées en voix *off* sur fond de situations quotidiennes. Une tasse de thé qu'elle se prépare sans jamais la terminer, une partie de Monopoly qu'il prend trop au sérieux. C'est en comprenant la relation de Nicole (Scarlett Johansson) et Charlie (Adam Driver) qu'il est possible d'être touché par leur séparation. Avant de nous montrer le pire, Noah Baumbach nous laisse entrevoir le meilleur. À l'image de cette séquence, il y a chez ce cinéaste une indicible poésie du quotidien, toujours à la limite de la cruauté, qui fait de la plupart de ses films le parfait mélange entre comédie dramatique et cinéma d'auteur. Raconter l'essentiel derrière le banal, voilà ce qui fait de l'œuvre de ce réalisateur new-yorkais abonné au cinéma indépendant l'un de mes favoris.

Inutile de chercher dans sa filmographie des retournements de situation. La tragédie est ailleurs, au cœur de la réalité dans tout ce qu'elle a de dramatique. N'y cherchez pas non plus de héros, vous y trouverez plutôt des paumés (**The Meyerowitz Stories**), de jeunes professionnels immatures passés maîtres dans l'art de la procrastination (**Kicking and Screaming**, **Mistress America**, **Frances Ha**), des parents déconcertés (**Marriage Story** et **The Squid and the Whale**) et presque toujours — à l'image d'un cinéaste fils de critiques — des artistes, souvent en pleine crise existentielle (**While We're Young**, **Margot at the Wedding**). Irritants mais réalistes, comme ce père agacé qu'un voisin de table tienne la sienne pour acquise au restaurant (**The Meyerowitz Stories**), ratés mais touchants car imparfaits, les individus esquissés par Baumbach nous ressemblent, pour le meilleur et pour le pire.

Pour le meilleur quand tout est possible pour cette jeune Frances (Greta Gerwig) pleine de fougue, dévalant les rues de Manhattan entre course et pas de danse au rythme du *Modern Love* de David Bowie dans un long travelling en noir et blanc (**Frances Ha**, 2012). Une amitié fragilisée, un emploi du temps cadencé par le doute, de nouveaux colocataires et une soirée exaltante plus tard, l'avenir lui appartient encore. Pour le pire dans cet affrontement entre Nicole et Charlie, véritable scène

d'anthologie après que leurs avocats aient ramassé les miettes de leur union (**Marriage Story**). Elle dans un salon aussi beige que son gilet, lui devant une cuisine marron ton sur ton avec son pull. La discussion, d'abord cordiale, tourne au règlement de comptes. Les corps se déplacent au rythme des plans d'abord américains, puis de plus en plus proches de leurs visages progressivement crispés par les mots qui fusent : « Tu te comportes tellement comme ton père », « Tu me faisais toujours prendre conscience de comment je n'étais pas à la hauteur. »

Aujourd'hui boursoufflés par la haine, il fut un jour où ils se sont aimés. Dans cette scène, Baumbach ne se contente pas d'exposer les fêlures de ses personnages, il souligne la perversion inhérente au fait d'en savoir trop sur quelqu'un. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous... Dix minutes essoufflantes en temps réel guidées d'une main de maître par Adam Driver et Scarlett Johansson à leur meilleur, dix minutes aussi longues que nécessaires, car semblables à un plongeon glacé dans l'intimité du couple et de ce qui peut le briser : l'épuisement de la parole, l'impact du regard de l'autre et le mot de trop, impossible à rattraper une fois prononcé. Le huitième long métrage du cinéaste ne fait pas exception : rien d'original dans cette rupture derrière laquelle se dessine en filigrane le couple dans toute sa complexité.

Qui dit épuisement de la parole dit leitmotiv de la filmographie du réalisateur et scénariste américain. Son œuvre, à l'image du réel, est un flot de conversations. Discussions incessantes, cacophonie permanente et brouhaha qui n'en sont pas puisque les dialogues y sont toujours parlants, aussi percutants que savoureux. Quoi de plus propice que le couple, l'amitié et la famille — microcosmes récurrents chez Baumbach — pour faire fleurir un cinéma dialectique où la logorrhée se pose en illustratrice des relations ? On l'a vu récemment chez Xavier Dolan avec **Juste la fin du monde** (2016) où des frères parlent de tout sauf de l'essentiel. On l'a vu moins récemment dans les films de Jean-Luc Godard que Baumbach cite souvent et qui rejoignent eux aussi cette idée de gens qui s'aiment et qui se perdent dans leur fuite de la conformité et leur quête d'éternité



The Squid and the Whale

(**Pierrot le Fou**, 1965). On le voit avec **The Meyerowitz Stories** (2017), chronique familiale sans événement majeur guidée par cette saturation de la parole.

Souvent chez Baumbach, la mosaïque de personnages compte autant sinon plus que le reste. L'essence du film réside dans le rapport au patriarce Harold, artiste déchu interprété à merveille par Dustin Hoffman. Si Baumbach met en scène des individus à son image — artistes, blancs, privilégiés — il est rafraîchissant d'y voir des hommes émotifs, loin de la définition hégémonique de la virilité, modèles de masculinité en (dé)construction. Uniques mais tout aussi épineuses les unes que les autres, ces relations au père passent par de continuels échanges synonymes d'une impossibilité à communiquer au sein de la famille Meyerowitz. Trois générations et un repas familial. Le rythme est rapide, la caméra passe d'une tête parlante à l'autre, tout le monde bavarde, mais personne ne s'écoute. L'absence du frère qui a réussi financièrement plane et Danny (Adam Sandler) est coupé ou ignoré, peu reconnu pour ce qu'il a accompli. À plusieurs reprises dans le film, une de ses phrases est arrêtée en cours de route par la fin d'une scène. Quand il demande de l'aide à sa fille pour se garer, elle lui parle d'autre chose. Un détail peu anodin puisque les personnages de Baumbach ont la fâcheuse manie de parler l'un par-dessus l'autre, à l'instar de cette scène d'ascenseur entre les deux frères qui parlent en décalé lorsqu'ils s'adressent à l'autre.

Si les dialogues sont constants dans **The Meyerowitz Stories**, la communication ne suit pas forcément, comme lorsque Matthew (Ben Stiller) tente d'établir une conversation avec son père, plus occupé à critiquer le menu trop cher ou son voisin de banquette qui empiète sur sa table. Tout est matière à distraction, mais le franc-parler prend le dessus lorsque vient le temps de la confrontation. Faut-il s'excuser d'avoir réussi? Peut-on se construire sans l'approbation paternelle? Mes insécurités sont-elles vouées à dégouliner sur mes proches? Que de questions abordées de front dans une dispute qui éclate entre Danny et Matthew à travers laquelle le phrasé, craché pendant de longues minutes, dévoile deux enfants qui essaient d'accéder à l'âge adulte. Un mal-être condensé dans cette phrase que Matthew prononce plus tard: «Peut-être ai-je



Frances Ha

besoin que mon père soit un génie, car je ne veux pas que sa vie soit sans valeur, et si ce n'est pas le cas, ça veut dire qu'il était juste un con.» La parole saturée va de pair avec l'honnêteté et, ici, aucune recette miracle. Preuve que la complexité émotionnelle et la recherche de vérité priment sur la dramaturgie.

Comme toujours dans l'art, le « comment » est aussi important que le « quoi » et Baumbach maîtrise l'art du désamorçage. Quelques minutes après ce corps à corps enfantin, l'un des frères est obligé de faire un discours sérieux dans un musée en l'honneur de son père, le nez en sang (**The Meyerowitz Stories**). Tout prendre avec légèreté, surtout les sujets les plus graves. Voilà le parti pris du cinéaste en matière de ton. Les dialogues cyniques et légendaires de **Frances Ha** en sont la plus belle preuve, teintés d'insouciance, mais frappant toujours en plein cœur des questions existentielles. Derrière chaque remise en question se profile un comique de situation. Échange de banalités au cours d'un dîner convenu. Le discours est lissé, socialement acceptable, jusqu'à ce que Frances — aspirante danseuse — explique posément que ce qu'elle fait dans la vie est compliqué, car elle ne le fait pas vraiment. Malaise général et résumé délicieux pour quiconque a déjà tenté de vivre de sa passion. Désinvolte et rafraîchissant, portrait d'une amitié, mais surtout morceau de vie d'une femme en quête de sens, **Frances Ha** résume à la perfection ce cinéma de l'instant présent capable de formuler les angoisses de l'avenir. Elle erre, elle danse, elle court, ragaillardie par des retrouvailles inattendues. On pourrait croire que Frances ne fait pas grand-chose de sa vie, à moins qu'elle ne fasse l'essentiel: se chercher. Désamorçage dans trois, deux, un... Frances refuse un bagel œuf-bacon, prétextant un dimanche chargé avant qu'on l'aperçoive dans le plan qui suit, attablée avec ses colocataires, croquant dans le fameux bagel à pleine bouche. Il serait injuste de ne pas rappeler le rôle joué par la fidèle coscénariste du cinéaste, l'actrice et réalisatrice Greta Gerwig, dans ce sublime film, subtil et féministe, et dont le talent ne se répercute pas dans un projet similaire tel que le caricatural **Mistress America**. Si Noah Baumbach a réussi une chose, c'est de savoir porter à l'écran ces petits moments de vie qui racontent le réel, si bien mis en mots par le comédien et homme de radio



The Meyerowitz Stories

français Édouard Baer: « La vie, c'est tout ce qui se passe quand tout ce qu'on avait prévu n'a pas eu lieu. »

Vous l'aurez compris, tout est question de détails. La petite histoire raconte la grande dans cette filmographie imbibée de petits riens qui réconcilient avec la réalité sans cacher les inquiétudes qui la construisent. Si **Margot at the Wedding** (2007) et **Mistress America** (2015) passent à côté par leur superficialité, le charme de la maladresse est celui qui opère. Comme celle du morceau *Being Alive* chanté par Charlie et interprété par Adam Driver dans un plan-séquence de **Marriage Story** où les fausses notes se heurtent au personnage graduellement bouleversé par les mots qu'il prononce, écho direct à son divorce d'avec Nicole. Une scène époustouflante dont l'émotion réside dans son imperfection même. Le caractère irréversible de la séparation se fait à partir de cette scène du piano-bar, symbole d'une approche sincère de l'ordinaire dans ce qu'il a parfois de plus brutal.

Autre brouille significative, s'énerver en cherchant une place de parking. Par le biais d'une situation si commune se dessine, dans **The Squid and the Whale** (2005), une préférence du père pour l'un de ses fils, tous deux « soumis » au fameux test de patience alors que le divorce plane déjà. La séquence d'ouverture du film suit le même schéma: un match de tennis à quatre qui pose dès le début les bases d'une dynamique familiale fragilisée. Même si le cinéma de Baumbach grouille d'artistes, rien n'est plus éloquent que cette scène où le père Bernard cite maladroitement **À bout de souffle** de Jean-Luc Godard (1960) pour se rapprocher de sa femme après un accident, rattrapé par la réalité quand il n'a pas le temps de finir sa citation. Il est emmené dans l'ambulance avant d'avoir pu terminer ses explications, tentative échouée de raccommoier son couple. Ces moments de vérité cumulés y font pour beaucoup dans le caractère authentique de l'œuvre de celui qui a été le scénariste de Wes Anderson.

The Squid and the Whale rappelle l'une des forces du cinéma de Baumbach, à savoir le pouvoir de la perspective. Si le film évoque une désunion, il ne colle pas toujours au ressenti des parents et s'appuie aussi sur l'impact de leur divorce sur leurs



Marriage Story

filis. Un écho au splendide **Kramer vs. Kramer** de Robert Benton (1979), dont l'influence se répercute jusque dans **Marriage Story**. Baumbach s'inspire pour ce dernier, qui s'attarde au point de vue des parents, de son propre divorce tandis que **The Squid and the Whale**, inspiré par le divorce de ses parents, insistait justement sur la vision des enfants. Jamais **Marriage Story** ne diabolise pour autant l'un des partenaires, donnant autant de place et de monologues à l'un qu'à l'autre. *Idem* pour **The Meyerowitz Stories** qui change de regard en cours de route, adoptant d'abord le point de vue d'un frère, puis celui de l'autre.

Plus les points de vue se multiplient, moins les films souffrent de manichéisme. Si **While We're Young** (2014) est plus simple dans son approche des personnages, la nouveauté de la rencontre déterminante au sein du film permet de mettre en perspective un mode de vie déjà bien établi. La rencontre d'un jeune couple aide non seulement le documentariste Josh et la productrice Cornelia à percevoir le monde autrement, mais permet aussi au spectateur de pousser sa réflexion sur l'art et sa responsabilité, omniprésente dans le cinéma intimiste de Baumbach et énième couche du récit.

La dernière scène de **Kicking and Screaming** (1995) — portrait d'une jeunesse angoissée par l'avenir et parfait exemple de film où il ne se passe pas grand-chose, mais où les plus grands enjeux se jouent — est très éloquente en matière de perspective: le protagoniste masculin prend un certain recul sur le dialogue d'ordre romantique en cours auquel, grâce à une analyse de la situation qui désamorçait l'instant de séduction, il ajoute une touche d'éternité. Une belle illustration de ce que disait déjà Claude Chabrol en 1959¹: « À mon avis, il n'y a pas de grands ou de petits sujets, parce que plus le sujet est petit, plus on peut le traiter avec grandeur. En vérité, il n'y a que la vérité. » Voilà qui résume parfaitement le cinéma profondément humaniste de Noah Baumbach. **CE**

1. CHABROL, Claude. « Les petits sujets », *Cahiers du cinéma*, n° 100, 1959.